

Penser pour ne pas désespérer :
quelques réflexions sur les temps que nous vivons

A l'approche de la fête de Pourim

Nous approchons de la fête de Pourim. Pourim, dans les représentations habituelles que nous nous en faisons, est comme le carnaval juif. Les enfants se déguisent, les adultes aussi parfois, un festin est organisé le jour de la fête. Il évoque le faste des agapes organisées par le roi Assuérus, l'un des héros du Rouleau d'Esther. Il est licite, voire encouragé de boire un peu plus qu'à l'accoutumée, au point de ne plus pouvoir discerner Haman le maudit, (l'instigateur de la première « solution finale », puisqu'il ne s'agissait pas moins que de liquider tous les juifs résidant dans les 127 provinces de l'empire perse), et Mardochée (celui par lequel, avec Esther, le salut arrive). L'ivresse, le rire, la joie.

Mais peut-être d'abord, pour un tout petit moment, un temps suspendu, hors Temps : celui de la confusion et de l'oubli. Le rire et l'oubli, comme dans «Le livre du rire et de l'oubli » de Milan Kundera. Le rire de la joie, du soulagement, de la légèreté retrouvée après que le terrible arrêt de mort et de destruction ait été levé par la grâce de retournements et de situations totalement imprévisibles ; par la grâce d'un coup de sort (en persan le mot « pour » signifie le sort et « pourim », les sorts). Au moment même où les intrigues d'Haman semblent aboutir et conduire Israël au bord du précipice, la situation se renverse soudain par suite d'un événement banal, tellement naturel : l'insomnie du roi. La catastrophe prête à s'abattre sur Israël est conjurée. Alors bien sûr, s'amuser, se déguiser, s'enivrer c'est se réjouir de la délivrance, mais c'est en même temps oublier les menaces, les persécutions, les malheurs. Le rire et l'oubli. Un fugace moment, où la mémoire douloureuse peut être mise de côté durant la fête. Une fête qui est d'abord sous le sceau de la vigilance et de la mémoire. Une fête qui est grave, une fête pour les grandes personnes...

D'abord la lecture solennelle quelques jours avant Pourim d'un passage de la Torah qui nous enjoint de ne jamais oublier ce qu'a fait Amalek, à peine les hébreux sortis d'Egypte, « Car il t'a attaqué par surprise, s'en prenant aux plus faibles, fatigués et sans forces, qui étaient à la traîne », et le texte d'insister :

« Souviens-toi », « N'oublie jamais » (cf Exode 17, 8-15, Deutéronome 25,17-19).

Amalek, c'est l'exemple même de l'ennemi qui en chaque temps peut resurgir avec son visage de mort et sa volonté d'en finir avec Israël. Pourim avec son jeûne et la contrition, la lecture du rouleau d'Esther, une histoire de persécution qui n'a heureusement pas abouti. Par la vigilance des hommes, par la sagacité de Mardochée, par la

sagesse et le courage d'Esther, associés pour faire basculer le funeste décret. Dans tout ce récit, la Tradition le relève, pas de miracle, et le nom de Dieu n'apparaît nulle part dans le texte. C'est à nous, comme à l'époque, de prendre notre destin en main, de ne jamais baisser la garde, d'être toujours vigilants, de nous souvenir qu'Amalek, ce n'est jamais fini. Pourim fait plus que jamais sens pour nous depuis le 7 octobre. On avait voulu croire que les indices étaient au moins à l'orange, si ce n'est au vert. On avait voulu croire que le monde s'était bonifié, que la Shoah avait vacciné l'humanité contre l'antisémitisme sauvage et destructeur. Contre son ersatz, l'anti-sionisme ravageur visant in fine à effacer Israël de la carte. Nous avons espéré, nous avons rêvé d'un monde de raison, de paix, de coexistence. Rêvé, espéré, rêvé, espéré. Espéré qu'on nous fiche enfin la paix à nous juifs... Nous avons oublié la leçon de Pourim :

« Souviens-toi, n'oublie pas, souviens-toi, n'oublie-pas... » ad nauseam. Mais bon sang, jusqu'à quand cette malédiction nous poursuivra-t-elle ? N'est-il pas licite de penser que le signe juif puisse enfin et définitivement acquérir un sens si ce n'est positif, au moins neutre ? Non, Pourim : « Souviens-toi, n'oublie-pas, souviens-toi, n'oublie pas... ». Nous avons manqué à notre devoir de vigilance, à cette leçon qui nous enjoint pour toujours de nous rappeler qu'une menace peut surgir d'un endroit d'où on ne l'attend pas, viser précisément une part plus fragile en nous, comme Amalek qui a attaqué par ruse, par derrière, s'en prenant aux plus faibles. En vérité, je crois, je crains que ce rappel martelé au peuple juif à l'occasion de la fête de Pourim, ait une portée universelle. C'est un message à destination de l'humanité entière : on n'en aura jamais fini avec le mal, avec la violence, avec la guerre... D'ailleurs la sagesse juive ne dit-elle pas qu'à l'avènement des temps messianiques, seule subsistera la fête de Pourim.

Qui vit dans l'illusion et l'angélisme est en piètre posture lorsque le mal lui saute brutalement à la figure. Le judaïsme nous alerte, Freud le juif n'est pas en reste, mais ce n'est bien sûr pas l'apanage des seuls juifs. Ceci étant on ne peut vivre en permanence dans la crainte, la menace, l'alerte. La sagesse juive nous propose de consacrer les journées de Pourim à ce travail de mémoire, de vigilance, et ce intensivement pour que la leçon de Pourim nous imprègne pour toute une année, leçon pessimiste et optimiste à la fois. Oui le mal ne sera jamais éradiqué, mais si nous en prenons la mesure et nous y confrontons, nous avons des chances d'en triompher. Épreuve de réalité à laquelle nos sociétés occidentales ont du mal à se confronter, au risque de disparaître.

L'histoire d'Esther se solde par un happy end. A la manière - peut-être - d'un trop beau conte ? A chacun d'en juger ...

J'ai dit que Pourim était au fond une fête grave, une fête pour adultes. Ce n'est

évidemment qu'à moitié vrai. Tous les enfants, et nos petits-enfants ne seront pas en reste, l'attendent avec impatience et réfléchissent très à l'avance à leur déguisement. A côté des reines Esther, des Mardochee avec ses atours royaux (le Mardochee réhabilité, élevé au plus haut rang de l'Empire après la chute d'Haman), nombreux seront cette année, et cette année plus que d'autres, garçons comme filles, qui choisiront de se déguiser en soldats, en policiers. Et je vous le dis, car j'en ai l'intime conviction, ce n'est pas par goût pour la guerre, la chose militaire, la violence. Il peut y avoir une forme d'identification à ces jeunes héros tombés pour défendre leur pays, parfois le grand frère d'un copain, ou le fils de l'institutrice, quand ce n'est pas plus proche encore. C'est surtout une manière de conjurer la peur, de se mesurer à l'angoisse quasi permanente qu'ils ont vécue.

La perception de la menace existentielle, les alertes, courir aux abris, les maisons qui tremblent sous l'impact des explosions, le bruit des bombes ou le bruit occasionné par l'interception des bombes ennemies par le Dôme de Fer ; l'absence parfois longue et répétée des papas, des frères, des enseignants. Ceux qui sont revenus, ou pas, blessés ou mutilés (ces jeunes gens tellement nombreux qui ont perdu un bras, une main, une jambe, pour lesquels la médecine fait aujourd'hui des prodiges, avec des prothèses hyper-sophistiquées, des milliers...), ou traumatisés. La guerre, la nécessité de combattre, de blesser ou tuer parfois, d'être violents, pour se défendre, protéger son pays, les siens. La guerre, un univers à part. Difficile de recoller au monde ordinaire. Certains ont retrouvé leurs papas, mais pas tout à fait, car ces hommes sont encore dans cet ailleurs, cet autre monde. Ils sont encore aux côtés de leur meilleur ami, tombé à côté d'eux à Gaza, au Liban. Ils sont encore assourdis par le bruit incessant des explosions, épuisés par la tension incessante des combats. Ces temps sans temps, sans jour ni nuit, sans Chabbat, sans maison.

Les enfants auront souvent visionné, même si on aura essayé de les en protéger, les terribles vidéos du pogrom du 7 octobre (vidéos faites par les terroristes du Hamas eux-mêmes), les bourreaux, les suppliciés, les maisons, les chambres d'enfants ensanglantées, le nounours à côté d'un corps gisant à terre. Les images du festival de musique Nova. Et puis l'attente incessante, l'angoisse permanente, les rappels dans chaque conversation, à l'occasion de chaque réunion : les otages, les otages. Les vœux, les prières pour leur retour, les manifestations, les actions, leurs portraits partout, partout. Leur calvaire. les trop rares retours vécus dans une allégresse nationale. La libération des otages vivants, la restitution du corps des morts. Jusqu'aux jours insoutenables de la restitution des corps des enfants Bibas et de leur maman. Leur enterrement. Ce bébé, ce petit enfant que voulions croire vivants, malgré tout, dans l'enfer des tunnels de Gaza.

Les enfants ont traversé tout cela. Ils se déguisent en soldats, ils conjurent leur

peur, leur douleur, leur angoisse, ils jouent avec elles. Le temps de Pourim. Ils vont se réjouir, ils vont faire un tintamarre inouïe avec leurs crécelles, leur pieds, leur cris, à chaque évocation du nom de Haman durant la lecture du rouleau d'Esther à la synagogue. On repousse les ténèbres, on fait peur au mal et aux méchants... On est là. Am Israël 'haï, Israël vit, Israël est vivant, avec une force de vie, une capacité de résilience impressionnantes. Malgré toute la peur, malgré tous les drames, malgré une absence de visibilité sur l'avenir, constante et très déstabilisante, malgré la guerre toujours en arrière-plan, malgré les otages, malgré, malgré... On s'est marié, beaucoup, tout près de la bande de Gaza, sous les missiles et les bombes ou presque, alors que le pays était grandement mobilisé. On a enregistré un nombre record de naissances durant l'année qui vient de s'écouler. L'économie a été gravement touchée par la guerre dans certains secteurs, dans d'autres sa santé est plus que florissante.

On continue malgré tous les traumatismes et post-traumatismes, malgré les familles brisées à jamais, malgré tous ces orphelins et toutes ces jeunes veuves, l'épuisement, la lassitude face au patinage incessant des négociations, l'impression d'être ballottés dans un sens dans l'autre, et encore, et à nouveau, sans avancées perceptibles. Comme si les nouvelles étaient identiques, semaine après semaine. Malgré les attentats meurtriers contre des civils au cœur d'Israël. Constants. Dont on ne parle guère à l'international.

On continue malgré le lourd coût de la guerre, en pertes chez nous, en pertes chez nos adversaires. Les juifs ne sont jamais indifférents à la souffrance, y compris chez leurs pires ennemis. Un midrach ne dit-il pas que les cent sonneries rituelles du Chofar réputées ébranler l'âme au jour redoutable de Roch Hachana, le Nouvel An juif, doivent aussi nous rappeler les cent gémissements de la mère de Sisera quand elle apprit la mort de son fils. Sisera à la tête d'une armée venue défaire Israël à l'époque de la prophétesse Deborah. Nous portons le très lourd poids de nos deuils, comme de la souffrance que nous n'avons pas d'autre alternative que d'infliger à nos ennemis, non pour tuer, mais pour que nous vivions.

On continue avec un nouvel acteur de poids, Trump, qui pour régenter le monde ne ménage ni effets de manche, ni provocations, ni menaces, surenchères, coups de bâtons ou sérieux coups de pouce (nous en avons bénéficié, l'ingratitude n'est pas de mise), coups de théâtre. Comme sur une scène ou un plateau de télévision. C'est le monde, ou le spectacle du monde ? Faut-il rire ou pleurer ? Avoir peur ou espérer ? Qui sont les bons, qui sont les méchants ? Nous sommes perdus, désorientés. Ne sommes - nous pas au cœur d'un Purimspiel ?

(le Purimspiel était pratiqué en Europe de l'Est, dans les régions yiddishophones : un spectacle théâtral comique, souvent autour du livre d'Esther, joué durant la

fête).

On continue, et on fêtera Pourim. Comme on le peut. Comme on le sent. On le doit à nos enfants, nos petits-enfants. Ce n'est pas offense faite, ni manque de décence face à ceux qui souffrent. La vie continue, elle doit continuer. Durant l'année écoulée, alors que nous n'avions pas le cœur à célébrer fêtes religieuses ou événements familiaux, les soldats, et souvent parmi les plus jeunes, et parfois au plus fort de la guerre, faisaient passer le message : vous vous devez de célébrer, vous nous devez de fêter, car c'est pour cela que nous nous battons : pour que vous puissiez vivre et célébrer la vie. Au risque de nos vies...

Pour ce pays si petit, si beau, si précieux. Nous n'en avons qu'un. Malgré tout, et dès que la situation sécuritaire le permet, les israéliens se plaisent à le parcourir en de longues randonnées. Tou bichvat (Nouvel an des arbres) et ses amandiers en fleurs est passé, à Pourim juste avant Pessah (la Pâque juive) qui voit le printemps à son acmé. « Car voilà l'hiver qui est passé, la saison des pluies est finie, elle a cédé la place. Les fleurs se montrent sur la terre, le temps des chansons est venu, la voix de la tourterelle se fait entendre dans nos campagnes. » (Cantique des Cantiques. II, 11,12) . Nous voici sur un haut plateau traversant la Galilée inférieure, anémones, lupins et iris sauvages. Paysage à couper le souffle. On distingue le Mont Hermon et le Mont Meron, on surplombe le lac de Tibériade, on croit apercevoir 'Haïfa... A chaque fois le même ravissement et le même saisissement. D'un seul regard, on peut embrasser la moitié de ce pays mouchoir de poche, qu'on peine à distinguer sur une carte du monde. Un point. Un trait, guère plus.

Un point, un trait, une ligne d'horizon, un espoir - tikva - Am Israël 'haï. Qu'Israël vive, Israël est vivant, 'Haï vekayam.

'Hag Pourim saméa'h. Bonne fête de Pourim.

Joëlle BERNHEIM

Psychanalyste (Société Psychanalytique de Paris S.P.P.)

Fondatrice et directrice du Centre d'Etudes Juives (E.J.A.F)

Jérusalem le 9 mars 2025 - 9 adar 5785